

Eschyle

Théâtre complet

Traduction
et présentation
par Émile Chambry



Eschyle

Théâtre complet



Sept rois marchent sur Thèbes pendant que dans la ville on se prépare pour une guerre que l'on croit perdue d'avance (*Les Sept contre Thèbes*). Les cinquante filles de Danaos demandent refuge et protection au roi d'Argos (*Les Suppliantes*). Oreste venge son père Agamemnon, tué par sa mère Clytemnestre (*L'Orestie*)...

Guerre, vengeance, coups du destin : tels sont les tourments que dépeignent les sept tragédies d'Eschyle qui sont parvenues jusqu'aujourd'hui. Celui qui est le plus ancien des tragiques que nous connaissons, pourtant, en avait écrit au moins quatre-vingts.

Son théâtre est un tableau lucide des sentiments d'hommes que la fatalité met à l'épreuve. Rachetant la noirceur du cœur humain, la justice et la morale se révèlent ici, comme nulle part ailleurs, au fondement de la vie de la cité.

Traduction, présentation, notices et notes
par Émile Chambry

Bibliographie par Marie-Anne Sabiani

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion



Flammarion

THÉÂTRE COMPLET

ESCHYLE

THÉÂTRE COMPLET

Traduction, avant-propos, notices et notes

par

Émile CHAMBRY

Bibliographie

par

Marie-Anne SABIANI

GF Flammarion

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, Paris, 1964 ;
édition augmentée en 2014.
ISBN : 978-2-0813-3664-3

AVANT-PROPOS

Le texte d'Eschyle, surtout dans les chœurs, est assez souvent corrompu. Les copistes, peu habitués à son vocabulaire poétique et à ses audacieuses métaphores, ont souvent déformé les mots qu'ils ne comprenaient pas et, de déformations en déformations, ont abouti à un véritable galimatias difficile à débrouiller. Des centaines de savants se sont appliqués à cette tâche et ont proposé des corrections, parmi lesquelles il y en a d'à peu près certaines, mais aussi beaucoup de hasardeuses, ou même d'inutiles. Toutes les fois que le texte peut se comprendre, il faut le respecter et ne recourir à la conjecture que lorsqu'il est inintelligible ou absurde. C'est la prudente méthode adoptée par P. Mazon et suivie par l'éditeur anglais Murray. L'édition de ces deux savants nous a servi de modèle pour l'établissement du texte. Ce texte avait été élégamment, mais librement traduit jadis par La Porte Du Theil, puis, plus exactement, par Alexis Pierron, dont la traduction, couronnée par l'Académie, marquait un grand progrès. Mais il restait beaucoup à faire et pour la correction des manuscrits, et pour l'interprétation du texte, et il a fallu arriver jusqu'à P. Mazon pour avoir en France, avec un texte plus exact, une traduction précise, aussi hardie dans ses audaces que le texte même et dont le style rivalise de grandeur et de force avec celui d'Eschyle. Nous devons reconnaître que notre travail doit beaucoup à la magistrale édition de P. Mazon.

Quant à notre manière de traduire, le lecteur en jugera. Elle n'est pas tout à fait conforme à celle que recommandent les grands maîtres universitaires, qui s'appliquent à suivre dans le français l'ordre des mots du grec ou du latin. Il y a sans doute des cas où il importe de laisser un mot mis en relief à dessein à la place qu'il occupe dans

la langue étrangère, mais, de s'astreindre à en reproduire toujours la construction, c'est oublier que les traductions sont faites pour ceux qui n'entendent pas le grec ou le latin et qui s'inquiètent peu de savoir si les mots grecs ou latins sont placés dans un autre ordre que dans le français. Chaque langue a son génie et sa construction propres, auxquels il faut se conformer sous peine de dérouter le lecteur et de lui gâter son plaisir, en le forçant à un effort inutile pour attraper le sens de la phrase. Aussi nous nous sommes efforcés de rendre pleinement le sens du grec dans un français aussi aisé que possible, et nous ne nous sommes astreints à reproduire l'ordre des mots grecs que lorsque l'auteur les a mis en vedette et qu'ils ont un relief qu'ils n'auraient pas à une autre place.

NOTICE SUR ESCHYLE

Eschyle naquit à Éleusis en ~ 525. Il était fils d'Euphorion, qui appartenait à la caste des eupatrides, et frère de Cynégire, célèbre par sa prouesse contre les Perses à la bataille de Marathon. D'après Suidas et *la Vie anonyme*, il avait un autre frère, Aminias. Il avait aussi une sœur, qui épousa un certain Philopeithès, et fut la mère d'une lignée de poètes tragiques. Lui-même eut deux fils qui furent aussi des poètes tragiques, Euphorion et Euaion.

Nous savons qu'il combattit à Marathon (~ 490) et à Salamine (~ 480). Il prit sans doute part aussi aux batailles d'Artémision et de Platée. Mais dès avant les guerres Médiques, il s'était adonné à la carrière dramatique. Suidas place son début au théâtre vers l'an ~ 500. Il remporta sa première victoire en ~ 484. En ~ 472 il obtint le premier rang avec *les Perses*. Hiéron, roi de Syracuse, l'attira à sa cour, où il fit donner une représentation nouvelle de cette pièce. Eschyle y composa une tragédie en l'honneur d'Etna, ville qu'Hiéron venait de fonder (en ~ 476-475).

De retour à Athènes, il obtint le prix en ~ 467 avec la tétralogie thébaine, dont faisaient partie *les Sept*, et en ~ 458 avec *l'Orestie*, c'est-à-dire avec *Agamemnon*, *les Choéphores* et *les Euménides*, trilogie complétée par un drame satyrique intitulé *Protée*. Ce sont les seules pièces dont nous connaissons la date. Des deux autres pièces qui nous restent, *les Suppliantes* et le *Prométhée enchaîné*, la première est généralement regardée comme la plus ancienne des œuvres d'Eschyle et la seconde placée entre *les Sept* (~ 467) et *l'Orestie* (~ 458). Mais Eschyle en avait fait représenter un grand nombre d'autres. Suidas en porte le nombre à 90; *la Vie anonyme* lui attribue 70 tragédies, plus cinq drames satiriques. D'après *la Vie*, il aurait remporté 13

victoires, sans parler de celles qu'il obtint après sa mort. Suidas en compte 28; il ajoute sans doute ces dernières à celles qu'il avait remportées de son vivant.

Après le succès de *l'Orestie*, Eschyle retourna en Sicile. Ses absences d'Athènes ont été expliquées diversement par les anciens. Les uns prétendent qu'il avait été frappé d'une sentence d'exil, les autres qu'il en voulait à ses concitoyens, qui lui avaient préféré ses concurrents. Il est plus probable qu'il se rendit tout simplement à l'invitation d'Hiéron, comme Pindare et d'autres que le roi de Syracuse, ami des lettres, attirait à sa cour. Quoi qu'il en soit, il mourut à Géla en ~457. Une légende fantaisiste rapporte qu'il fut tué par un aigle qui, prenant son crâne pour un rocher, laissa tomber dessus une tortue pour la briser.

Bien qu'il ait eu d'illustres devanciers, comme l'inventeur de la tragédie, Thespis, et Phrynichos, l'auteur de la *Prise de Milet* et des *Phéniennes*, Eschyle peut être considéré comme le père de la tragédie, non seulement à cause des innovations matérielles qu'il apporta au théâtre, mais encore à cause de la grandeur des effets dramatiques qu'il sut tirer de ses sujets et de sa conception de la vie. Horace lui attribue l'invention du masque, du cothurne et de la robe traînante, et l'installation de la scène sur des tréteaux (*Art. poét.*, 275, sqq.) Ce fut lui aussi qui fit ajouter un second acteur à l'acteur unique qui jusque-là conversait seul avec le chœur, et, comme le même acteur jouait successivement plusieurs rôles, Eschyle put mettre dans ses pièces la variété et le mouvement qui allaient différencier profondément le genre dramatique de l'épopée et du dithyrambe dont il est issu. Cependant il ne faut pas s'attendre à trouver chez lui l'action, l'intrigue, la peinture des passions et des caractères au point de perfection où les porteront Sophocle et Euripide. La tragédie d'Eschyle est, comme le dit Aristote, une tragédie *simple*, par opposition à la tragédie *implexe*. Elle repose bien, comme le demande Aristote, sur *un fait unique, entier, d'une certaine étendue*; mais elle se borne à peindre les sentiments qui en résultent, soit chez le chœur, soit chez les personnages en scène. Il n'y a pas à proprement parler d'action, ni d'intrigue, et tout l'intérêt vient de la peinture des sentiments et de la gradation qu'y apporte successivement l'arrivée, soit d'un messenger, soit d'un acteur. C'est ainsi, pour prendre un exemple, que, dans le *Prométhée enchaîné*, l'indomptable volonté du Titan s'affirme avec une force croissante à

l'apparition des Océanides, puis de l'Océan, puis d'Io et enfin d'Hermès, jusqu'à ce qu'il soit englouti par Zeus dans les entrailles de la terre.

Le dialogue, surtout dans le *Prométhée* et l'*Orestie*, se distingue déjà par le naturel et la vigueur des répliques; mais l'élément lyrique et les récits ou descriptions épiques tiennent encore dans la tragédie d'Eschyle une place prépondérante. Néanmoins les caractères des héros y sont dessinés très vigoureusement au moins par leurs traits essentiels. Prométhée, par exemple, et Étéocle, l'un par sa farouche résistance à Zeus, l'autre par son ardeur guerrière et son rude patriotisme, restent des figures inoubliables.

Les personnages ne nous intéressent pas seulement par eux-mêmes, mais aussi parce qu'on sent derrière eux une divinité redoutable et mystérieuse qui les pousse et règne non seulement sur les hommes, mais sur les dieux. Cette divinité, c'est la Fatalité, ou le Destin, qui poursuit les coupables de père en fils, qui venge le crime par le crime, qui ruine les maisons royales et qui jalouse parfois l'homme et lui fait expier sa prospérité. La présence occulte de la Fatalité inspire une sorte de terreur religieuse, jette dans l'âme des spectateurs à la fois de la pitié et de l'effroi, et agrandit l'effet dramatique d'événements derrière lesquels ils entrevoient une puissance mystérieuse qui les a produits.

Ce n'est pas qu'Eschyle supprime la liberté humaine. Que la plupart de ses héros se sentent poussés par une fatalité impérieuse, comme Étéocle ou Oreste, ils n'abdiquent pas pour cela leur libre arbitre; en se rangeant du côté de cette fatalité, ils ne font que suivre leurs propres passions. Parfois même le héros délibère longuement sur ce qu'il doit faire et choisit librement son parti, comme le fait, dans *les Suppliantes*, le roi d'Argos. Mais comment Eschyle accordait-il dans son esprit la fatalité et le libre arbitre, c'est ce qu'il est difficile de deviner. L'accord du déterminisme et de la liberté est une question de haute métaphysique qu'il ne s'est sans doute jamais posée.

Quoi qu'il en soit, il y a dans le profond sentiment religieux dont Eschyle est animé quelque chose de nouveau : c'est le sentiment de la justice. Tandis que sous le règne de Cronos, c'est le Destin capricieux qui règle le monde, l'avènement de Zeus et des dieux nouveaux y substitue la justice, une justice intelligente. C'est cette idée de

justice qui donne au théâtre d'Eschyle sa haute valeur morale. Il a observé que cette justice se déplace, dès qu'on en abuse. Celui qui, pour venger un crime, dépasse son droit, mérite à son tour d'être puni. Il en résulte pour l'homme une règle de vie dont il ne doit pas s'écarter s'il veut être heureux : c'est la modération en toutes choses, la σωφροσύνη.

Les sentiments religieux d'Eschyle, son respect profond des dieux et de la justice sont une des principales raisons pour lesquelles les vieux Athéniens conservèrent toujours une prédilection pour ses pièces. Les modernes eux-mêmes, en dépit de leur estime pour le théâtre plus parfait de Sophocle, ne laissent pas d'admirer tout autant celui d'Eschyle, non seulement pour sa moralité, mais surtout pour la force d'une imagination merveilleuse, qui transformait la réalité et lui prêtait une grandeur surhumaine, qui lui dictait des chants d'un pathétique irrésistible et des récits pleins de vie et de pittoresque, comme ceux de l'éclaircur dans *les Sept*, qui lui suggérait des images grandioses et des métaphores de la plus surprenante originalité et lui faisait trouver ou créer des mots extraordinaires, égaux à la splendeur de ses visions.

La grandeur du génie d'Eschyle, qui se révèle dans ses pièces isolées, apparaît avec plus d'éclat encore dans ses tétralogies. On sait que les poètes présentaient dans les concours dionysiaques quatre pièces à la fois; c'est ce qu'on appelait une tétralogie. Elle se composait d'une trilogie ou trois tragédies et d'un drame satirique. Or Eschyle a composé un certain nombre de tétralogies sur le même sujet, les trois tragédies se faisant suite, comme si elles étaient les actes différents d'une tragédie unique, et le drame satirique se rattachait d'une manière plus ou moins lâche au même sujet. C'est ainsi que *l'Orestie*, la seule trilogie complète qui nous reste d'Eschyle, expose la destinée d'Oreste en trois pièces étroitement liées : *l'Agamemnon*, où se perpète le meurtre qu'Oreste devra venger; *les Choéphores*, où la vengeance s'exécute, et *les Euménides*, où elle est jugée par l'aréopage. Le drame satirique qui leur faisait suite, le *Protée*, s'y rattachait par Ménélas, absent lors du meurtre de son frère, qu'il apprenait en Égypte de la bouche du dieu marin Protée. Le *Prométhée enchaîné* faisait aussi partie d'une trilogie composée du *Prométhée enchaîné*, du *Prométhée délivré* et du *Prométhée porte-feu*. La *Lycurgie* et la *Thébaïde*, dont il ne reste que des fragments, étaient également l'une et

l'autre composées de trois tragédies sur le même sujet, et il est probable qu'Eschyle en avait composé d'autres. Il est le seul des trois grands poètes tragiques qui ait écrit de ces vastes compositions : Sophocle et Euripide n'ont fait représenter que des pièces isolées.

LES SUPPLIANTES

NOTICE
SUR
LES SUPPLIANTES

On s'accorde aujourd'hui à reconnaître dans *les Suppliantes* la plus ancienne pièce d'Eschyle. La simplicité de l'action, la prédominance du chœur, qui joue le principal rôle, et l'étendue de la partie lyrique prouvent que la tragédie, sortie du dithyrambe, en était encore à son berceau. La pièce débute par un chœur où les cinquante filles de Danaos expriment leur aversion pour le mariage auquel leurs cinquante cousins, fils de leur oncle Égyptos, prétendent les contraindre. Pour y échapper, elles se sont enfuies de l'Égypte pour se réfugier à Argos, pays de leur aïeule Io, qui, aimée de Zeus et poursuivie par la jalousie d'Héra, s'était enfin arrêtée en Égypte, où elle avait eu du dieu un fils, Épaphos, ancêtre des rois d'Égypte. Le roi du pays, averti de leur arrivée, vient les interroger. Elles lui font reconnaître leur origine et leur parenté avec les Argiens et lui demandent sa protection. Il hésite à l'accorder, dans la crainte d'avoir à soutenir une guerre avec les fils d'Égyptos; mais elles invoquent avec insistance les droits de l'hospitalité, et le roi, après avoir consulté son peuple, se décide à les défendre. Sur ces entrefaites, arrive un héraut, qui veut s'emparer d'elles de vive force, lorsque le roi vient à leur secours et renvoie fièrement le héraut, qui, en se retirant, le menace de la guerre. La pièce se termine par les actions de grâces des Danaïdes et par un court dialogue avec leurs servantes, qui les désapprouvent et laissent entendre qu'Aphrodite pourrait bien prendre sa revanche sur elles.

Cette fin des *Suppliantes* semble bien annoncer que la pièce n'est que le prélude d'une action qui embrasse toute la légende des Danaïdes, le meurtre des cinquante Égyptiades, à l'exception de Lyncée, épargné par Hypermestre, et la vengeance d'Égyptos, tous événements racontés dans

une épopée en six mille vers, intitulée *les Danaïdes*, qui semble dater de la première moitié du VI^e siècle, et où Phrynichos avait sans doute, avant Eschyle, puisé le sujet de ses *Danaïdes*, et où Eschyle lui-même a sans doute pris aussi le sujet de son drame. *Les Suppliantes* sont en effet la première pièce d'une trilogie, qui se continuait par une seconde intitulée *les Égyptiens* et une troisième intitulée *les Danaïdes*, le tout complété par un drame satirique, *Amymone*. Ces trois titres figurent en effet dans la liste des ouvrages d'Eschyle.

Pour être simple, la pièce des *Suppliantes* n'en offre pas moins un très vif intérêt. Sans doute, il n'y a pas d'intrigue proprement dite pour exciter la curiosité, mais l'action n'en progresse pas moins par les incidents qui se succèdent et qui tiennent les Danaïdes dans les alternatives d'un sombre désespoir ou d'une joyeuse espérance. Et tout y est peint d'une manière si vive qu'on tremble ou qu'on se réjouit avec elles et qu'on attend comme elles le dénouement avec une impatience croissante.

Les caractères non plus ne manquent pas de relief. C'est d'abord celui de ces femmes affolées à la pensée d'un hymen qui leur est odieux, caractère insuffisamment expliqué pour un lecteur moderne, mais si frappant et si poussé à l'extrême qu'on oublie l'in vraisemblance d'un tel état d'esprit. C'est ensuite celui du sage Danaos qui leur conseille la modestie et la prudence. C'est surtout ceux du héraut insolent et brutal et du roi circonspect, qui craint d'engager son peuple dans la guerre, mais qui, une fois sa résolution prise, traite avec une fierté hautaine l'insolent Égyptien.

Enfin on trouve déjà dans *les Suppliantes* toutes les qualités du grand maître de style que fut Eschyle : la vigueur, la concision, la magnificence des expressions, l'originalité d'images grandioses et inattendues que les copistes, qui avaient peine à les comprendre, ont estropiées dans les manuscrits ; parfois aussi une grâce et une délicatesse qu'on est surpris de trouver chez cet artiste sublime qui aspire sans cesse à la force et à la grandeur.

LES SUPPLIANTES

PERSONNAGES

LE ROI DES ARGIEUS, DANAOS, CHŒUR DES DANAÏDES,
UN HÉRAUT.

La scène est au bord de la mer près d'Argos. Au fond de l'orchestre, un terre avec les statues de Zeus, d'Apollon, de Poséïdon et d'Hermès.

LE CHŒUR. — Puisse Zeus, protecteur des suppliantes, jeter un regard favorable sur notre troupe, qu'un vaisseau amène ici des bouches au sable fin du Nil.

Nous avons quitté la terre de Zeus¹, qui touche à la Syrie; nous nous sommes exilées, non pas qu'un vote de la cité nous ait condamnées à être bannies pour avoir tué, mais parce que, dans notre répugnance instinctive pour l'homme, nous repoussons avec horreur l'hymen des enfants d'Égyptos et leur dessein impie.

Danaos, notre père, qui inspire nos desseins et guide notre troupe, a pesé les raisons, et il s'est décidé pour le malheur le plus glorieux, qui était de fuir en toute hâte à travers les flots salés et d'aborder à la terre d'Argos, d'où notre race s'honore de tirer son origine; car elle est née de la génisse harcelée par un taon, au toucher et au souffle de Zeus.

En quel pays mieux disposé pour nous pourrions-nous aborder avec ces rameaux de suppliantes ceints de laine qui chargent nos mains?

Puisse la ville, puissent le pays et ses eaux limpides, puissent les dieux du ciel et les mânes ensevelis sous terre qui exercent de lourdes vengeances,

Puisse enfin Zeus Sauveur, gardien du foyer des hommes pieux, accueillir cette troupe de femmes sup-

pliantes en ce pays touché de respect pour le malheur, et, avant que cet insolent essaim de mâles, les fils d'Égyptos, ait mis le pied sur ce sol marécageux, rejetez-les à la mer avec leur vaisseau rapide, et que là, parmi la rafale fouettée par l'ouragan, le tonnerre, les éclairs et les vents chargés de pluie, ils se heurtent à une mer sauvage, et périssent avant de mettre la main sur les nièces de leur père et de monter, malgré la loi qui l'interdit, dans des lits qui les repoussent.

Maintenant j'appelle au-delà des mers, pour qu'il me protège, le jeune taureau issu de Zeus² qui, de son souffle, le fit naître de mon aïeule, la génisse qui paissait les fleurs. Le toucher qui lui valut son nom mit une juste fin au temps marqué par le destin : Io engendra Épaphos.

Je vais aujourd'hui citer ce nom et rappeler les malheurs que mon antique aïeule a jadis soufferts en ces lieux, où elle paissait le gazon, pour fournir des preuves dignes de foi de mon origine ; si surprenantes qu'elles soient, les habitants les trouveront claires : à la longue, on en reconnaîtra la vérité.

S'il y a près d'ici quelque indigène habile à interpréter le chant des oiseaux qui écoute mes plaintes, il croira entendre la voix de l'épouse de Térée en proie à ses tristes pensées, la voix du rossignol³ que poursuit l'épervier.

Chassée des lieux qu'elle habitait avant, elle pleure la demeure qu'elle a perdue, tout en disant la mort de son enfant, comment elle le fit périr sous les coups de sa propre main, victime de la colère d'une mère dénaturée.

Comme elle, j'aime à me plaindre sur le mode ionien, en déchirant ma tendre joue brunie au soleil du Nil et mon cœur novice aux larmes. Je ne cueille que des fleurs de deuil, en me demandant avec angoisse si je trouverai quelque ami pour veiller sur mon exil loin du pays au ciel serein.

Allons, dieux auteurs de notre naissance, vous qui savez où est le droit, écoutez-nous, ou, si le destin vous interdit de nous donner pleine satisfaction, du moins vous qui détestez naturellement la violence, montrez votre justice en face de cet hymen. Même les fugitifs épuisés par la guerre trouvent un refuge contre le malheur près d'un autel que protège la crainte des dieux.

Ah! si tout cela pouvait aboutir à une fin vraiment heureuse! Le désir de Zeus n'est pas aisé à saisir; mais en tout cas il flamboie même dans les ténèbres, alors que la noire infortune fond sur la race des mortels.

Quand Zeus a décidé dans sa tête l'accomplissement d'une chose, elle tombe à coup sûr, et jamais à la renverse. Les voies de sa pensée vont à leur but, cachées sous une ombre épaisse que nul regard ne saurait percer.

Du haut de leurs ambitieuses espérances il précipite les mortels dans le néant, mais sans s'armer de violence : rien ne coûte de peine à un dieu. Sa pensée qui plane au haut du ciel exécute de là tous ses desseins, sans quitter son siège sacré.

Qu'il tourne les yeux vers l'arrogance humaine telle qu'elle s'épanouit à nouveau dans la race fougueuse qui recherche opiniâtrement mon hymen, aiguillonnée par un irrésistible délire, et qu'elle reconnaisse la tromperie d'Atè.

Voilà les angoisses insupportables qui m'arrachent des cris aigus, de lourds sanglots et des larmes, hélas! hélas! et des lamentations pareilles aux chants funèbres. Vivante, je me rends à moi-même les honneurs des morts.

J'implore la terre montueuse d'Apis⁴ : comprends-tu bien, ô terre, ma voix barbare? Souvent ma main s'abat, pour en mettre le lin en pièces, sur mon voile de Sidon.

On s'empresse d'offrir des sacrifices expiatoires aux dieux pour en obtenir le salut, quand la mort est là, qui menace. Hélas! hélas! hélas! hélas! vents incertains! Où ce flot nous emportera-t-il?

J'implore la terre montueuse d'Apis; comprends-tu bien, ô terre, ma voix barbare? Souvent ma main s'abat pour en mettre le lin en pièces, sur mon voile de Sidon.

Sans doute la rame et le bâtiment ceint de cordes de lin qui écartait les vagues m'ont transportée ici sans tempête, avec l'aide des vents. Je n'en fais pas de plainte; mais puisse le Père qui voit tout mettre enfin un terme favorable à ma détresse!

Puisse la lignée d'une auguste aïeule échapper, grands dieux! à la couche des mâles et rester libre et vierge!

Et que la chaste fille de Zeus⁵ veuille bien, à ma prière, laisser tomber sur moi, de son auguste visage, un regard rassurant, et qu'indignée d'une telle poursuite elle mette toute sa force de vierge à sauver des vierges.

Puisse la lignée d'une auguste aïeule échapper, grands dieux ! à la couche des mâles et rester libre et vierge !

Sinon, filles brunies par les rayons du soleil, nous irons avec nos rameaux suppliants chez le dieu souterrain, le Zeus des morts, qui reçoit des hôtes innombrables, après nous être pendues, si nous ne fléchissons pas les dieux de l'Olympe.

Ah ! Zeus, c'est Io, hélas ! qu'un courroux divin poursuit. Je reconnais la jalousie d'une épouse toute-puissante dans le ciel. Il est terrible, le vent qui soulève la tempête.

Et alors Zeus sera en butte à des propos qui accuseront son injustice, pour avoir méprisé l'enfant de la génisse, qu'il a jadis enfanté lui-même, et détourné les yeux de nos prières. Qu'il écoute plutôt des cieux celles qui l'appellent.

< Ah ! Zeus, c'est Io, hélas ! qu'un courroux divin poursuit. Je reconnais la jalousie d'une épouse toute-puissante dans le ciel. Il est terrible, le vent qui soulève la tempête ⁶. >

DANAOS (qui observait l'horizon du haut du tertre). — Mes enfants, il faut être prudentes. Si vous êtes arrivées ici, c'est grâce à la prudence de votre vieux père, pilote en qui vous avez confiance. Maintenant que nous sommes sur le continent, je vous engage, dans le même esprit de prévoyance, à garder mes avis gravés dans votre esprit. J'aperçois un nuage de poussière, muet avant-coureur d'une armée. Des moyeux grincent, entraînant les essieux. Je vois une troupe qui porte le bouclier et brandit le javelot, avec des chevaux et des chars recourbés. Sans doute les chefs du pays viennent pour nous examiner, avertis par des messagers. Mais que celui qui l'a fait sortir soit pacifique ou enflammé d'une colère farouche, mieux vaut en tout cas, mes filles, vous asseoir sur ce tertre consacré aux dieux de la ville. Un autel vaut mieux qu'un rempart : c'est un bouclier infrangible. Allons, montez vite et, tenant dignement au bras gauche vos rameaux de suppliantes ceints de laine blanche, en hommage au vénérable Zeus, faites aux étrangers des réponses pudiques, gémissantes et conformes à vos intérêts, comme il convient à des arrivants, et expliquez clairement que votre exil n'est point la punition du sang versé. Que votre

voix n'affecte pas d'abord la hardiesse et qu'aucune effronterie ne se lise sur vos visages au front modeste et dans vos yeux tranquilles. Évitez le bavardage et la prolixité dans vos discours : les gens d'ici ne la peuvent souffrir ? Il faut céder, ne l'oubliez pas ; étrangères et fugitives, le besoin vous presse. Un langage altier ne sied pas à des faibles.

LE CORYPHÉE. — Père, tu parles avec prudence à des enfants prudents ; j'aurai soin de me rappeler tes sages recommandations. Mais que Zeus notre aïeul jette un regard sur nous !

DANAOS. — Oui, qu'il nous regarde d'un œil bienveillant !

LE CORYPHÉE. — Qu'il le veuille et tout finira bien.

DANAOS. — Ne tarde donc pas ; use du moyen de salut que je t'ai recommandé.

LE CORYPHÉE. — Je voudrais déjà être assise à tes côtés.

(Le chœur monte sur le tertre et s'adresse à la statue de Zeus.)

O Zeus, prends pitié de nos peines, avant que nous périssions.

DANAOS. — Invoquez aussi le fils de Zeus que vous voyez ici.

LE CORYPHÉE. — Nous invoquons les rayons salutaires du Soleil.

DANAOS. — Du vénérable Apollon, dieu qui fut exilé du ciel.

LE CORYPHÉE. — Il pourrait, puisqu'il a connu cette destinée, compatir à celle des mortels.

DANAOS. — Oui, qu'il y compatisse et nous assiste avec bonté !

LE CORYPHÉE. — Lequel de ces dieux dois-je invoquer encore ?

DANAOS. — Je vois ici un trident, qui indique un dieu.

LE CORYPHÉE. — Comme il nous a bien conduites sur mer, qu'il nous accueille bien aussi sur terre !

DANAOS. — Voici encore un autre dieu, Hermès, que les lois grecques révèrent.

LE CORYPHÉE. — Qu'il nous apporte donc un heureux message de liberté !

DANAOS. — Vénérez l'autel commun de tous ces dieux ; puis asseyez-vous dans ce lieu sacré, comme un essaim de colombes fuyant des éperviers, qui sont leurs frères par

le sang, mais devenus pour elles des ennemis qui souillent la race. Comment serait-il pur, l'oiseau qui dévore l'oiseau? Et comment serait pur celui qui veut épouser une femme malgré elle et malgré son père? Non, même après sa mort, chez Hadès, il n'échappera pas au grief de luxure, s'il s'est ainsi conduit. Là aussi, dit-on, un autre Zeus juge souverainement les crimes des morts. Soyez circonspectes et répondez comme je vous l'ai dit, si vous voulez voir triompher votre cause.

LE ROI. — De quel pays vient cette troupe à qui je m'adresse? Elle n'est pas vêtue à la mode des Grecs; elle est parée de robes et de bandeaux barbares; car ce n'est pas là le costume des femmes de l'Argolide, ni d'aucun pays grec. Que vous ayez osé si hardiment venir en ce pays, sans hérauts ni proxènes et sans guides, voilà qui est surprenant. Voici, il est vrai, des rameaux que vous avez, suivant l'usage des suppliants, déposés devant les dieux publics. C'est le seul point où je puis conjecturer que vous êtes en accord avec la Grèce. On pourrait justement faire beaucoup d'autres conjectures; mais tu es là, et tu as la parole pour t'expliquer.

LE CORYPHÉE. — Sur notre costume tu n'as rien dit que de vrai. Mais toi à qui je parle, qui es-tu? Un simple particulier, un héraut, porteur de la baguette sacrée, ou le chef de la cité?

LE ROI. — Quant à cela, tu peux me répondre et me parler en toute assurance. Je suis le fils de Palaichthôn, né de la terre, Pélasgos, chef suprême de ce pays, et c'est moi, son roi, qui ai naturellement donné mon nom au peuple des Pélasges qui cultive cette terre. Je commande à tout le pays que traverse le Strymon sacré, à partir de sa rive occidentale. Je borde la terre des Perrhèbes, et le pays qui est au-delà du Pinde, près de la Péonie, et les montagnes de Dodone jusqu'au point où la mer humide coupe ma frontière; en deçà, tout m'appartient. Quant à cette plaine du pays d'Apis, elle a jadis été appelée de ce nom en reconnaissance des services d'un prophète médecin, Apis, fils d'Apollon, qui, venu de l'autre côté du golfe, de Nautacte, purifia ce pays de monstres qui dévoraient les mortels, fléaux qu'avait produits la Terre irritée des souillures dont l'avaient infectée des meurtres anciens, serpents grouillants, funeste compagnie. Par des remèdes tranchants parfaitement appliqués, Apis nous délivra de ces maux, et la terre d'Argos en récompense mêle toujours son nom à ses prières. En ce qui me concerne, te voilà renseignée;

maintenant tu peux vanter ta race et poursuivre ce que tu as à dire. Mais je t'avertis qu'on n'aime pas ici les longs discours.

LE CORYPHÉE. — Mon discours sera bref et net : nous avons l'honneur d'être de race argienne; nous sommes le sang de cette génisse qui fut mère d'un noble fils. Voilà la vérité; je la confirmerai par des preuves.

LE ROI. — Ce sont là, étrangères, des affirmations incroyables pour moi : comment la race argienne pourrait-elle être la vôtre? Vous ressemblez plutôt à des Libyennes, pas du tout aux femmes de notre pays, et le Nil pourrait nourrir une telle plante. Vous rappelez aussi le type cyprïote frappé par des mâles dans les moules féminins. J'ai entendu parler aussi d'Indiennes nomades voyageant en selle à dossier sur des chameaux qui font office de chevaux dans un pays voisin de l'Éthiopie. Si vous étiez armées d'arcs, j'aurais certainement conjecturé que vous étiez ces Amazones sans maris, qui mangent de la chair crue. Renseigne-moi, pour que je voie mieux comment ton origine et ton sang sont argiens.

LE CORYPHÉE. — On dit, n'est-ce pas, qu'il y eut jadis en ce pays d'Argos une gardienne du temple d'Héra, Io?

LE ROI. — Oui, rien n'est plus certain; c'est un bruit bien confirmé.

LE CORYPHÉE. — Ne dit-on pas aussi que Zeus s'unit à elle, bien que simple mortelle?

LE ROI. — (lacune d'un vers).

LE CORYPHÉE. — Et que leurs embrassements n'échappèrent pas à Héra.

LE ROI. — Et comment finit la querelle royale?

LE CORYPHÉE. — La déesse d'Argos changea la femme en génisse.

LE ROI. — Est-ce que Zeus ne s'approcha plus de la génisse aux belles cornes?

LE CORYPHÉE. — On dit qu'il la saillit sous la forme d'un taureau.

LE ROI. — Que fit alors la puissante épouse de Zeus?

LE CORYPHÉE. — Elle mit près de la génisse le gardien qui voyait tout.

LE ROI. — Et ce gardien qui voyait tout et ne gardait qu'une seule génisse, comment l'appelles-tu?

LE CORYPHÉE. — Argos, fils de la Terre, qui fut tué par Hermès.

LE ROI. — Et qu'est-ce qu'elle inventa encore contre l'infortunée génisse?

LE CORYPHÉE. — Un insecte qui pourchasse et harcèle les bœufs?

LE ROI. — On l'appelle taon près du Nil.

LE CORYPHÉE. — Aussi la chassa-t-il de ce pays dans une course sans fin.

LE ROI. — Sur ce point aussi tu es en parfait accord avec moi.

LE CORYPHÉE. — Et elle arriva enfin à Canope et à Memphis.

LE ROI⁸. — (lacune d'un vers.)

LE CORYPHÉE. — Là, Zeus, la touchant de sa main, lui fit mettre au jour un enfant.

LE ROI. — Quel est donc ce taureau, fils de Zeus, qui s'honore d'avoir pour mère une génisse?

LE CHŒUR. — Épaphos, dont le nom rappelle bien la délivrance d'Io.

LE ROI. — <Et d'Épaphos qui est né?>⁹.

LE CORYPHÉE. — Libye qui moissonne la plus grande contrée du monde.

LE ROI. — Et quel autre rameau dis-tu qui est sorti d'elle?

LE CORYPHÉE. — Bélos, qui eut deux fils et qui fut le père de mon père que voici.

LE ROI. — Dis-moi maintenant le nom de cet homme sage.

LE CORYPHÉE. — Danaos, et il a un frère, père de cinquante fils.

LE ROI. — Dis-moi son nom aussi; aie cette complaisance.

LE CORYPHÉE. — Égyptos. Maintenant que tu connais notre antique origine, traite-nous comme si tu avais devant toi une troupe d'Argiennes.

LE ROI. — Il me semble bien en effet que d'antiques liens vous rattachent à ce pays. Mais comment avez-vous osé quitter le toit paternel? Quel malheur vous a frappées?

LE CORYPHÉE. — Roi des Pélasges, les hommes sont sujets à des maux de bien des sortes. Nulle part l'aile de l'infortune ne se montre la même. Qui se serait imaginé que cette fuite imprévue nous conduirait à Argos, notre antique parente, et que nous y chercherions un asile contre un odieux hymen?

LE ROI. — Pour quoi viens-tu, dis-moi, supplier les dieux de cette ville, avec ces rameaux frais coupés, enveloppés de laine blanche?

TABLE

<i>Avant-propos</i>	5
<i>Notice sur Eschyle</i>	7
LES SUPPLIANTES	
<i>Notice sur Les Suppliantes</i>	14
<i>Les Suppliantes</i>	16
LES PERSES	
<i>Notice sur Les Perses</i>	42
<i>Les Perses</i>	45
LES SEPT CONTRE THÈBES	
<i>Notice sur Les Sept contre Thèbes</i>	70
<i>Les Sept contre Thèbes</i>	73
LE PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ	
<i>Notice sur Le Prométhée enchaîné</i>	98
<i>Prométhée enchaîné</i>	102
AGAMEMNON	
<i>Notice sur l'Agamemnon</i>	128
<i>Agamemnon</i>	135
LES CHOÉPHORES	
<i>Notice sur Les Choéphores</i>	174
<i>Les Choéphores</i>	179

LES EUMÉNIDES

Notice sur <i>Les Euménides</i>	206
<i>Les Euménides</i>	211
Note sur <i>Les Suppliantes</i>	235
Note sur <i>Les Perses</i>	236
Note sur <i>Les Sept contre Thèbes</i>	237
Note sur <i>Le Prométhée enchaîné</i>	240
Note sur l' <i>Agamemnon</i>	241
Note sur <i>Les Choéphores</i>	243
Note sur <i>Les Euménides</i>	245

GF Flammarion